

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 39 (1894)
Heft: 11

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les harnachements. Ces cavaliers ayant pris pied sur la rive opposée, il s'agissait de faire passer à leur tour les chevaux dessellés et débridés et n'ayant plus que leur licol ; c'était là l'opération la plus délicate. Un va-et-vient était établi d'un bord à l'autre au moyen d'une corde ; un cheval y était d'abord attaché, puis mis à l'eau et tiré sur la rive opposée. D'autres chevaux, en liberté ceux-là, étaient alors poussés dans la rivière derrière le premier et le suivaient instinctivement sans trop de difficultés. Tous ont pu passer ainsi sans accident sérieux, bien qu'un certain nombre aient eu à lutter assez sérieusement contre les herbes et la vase.

Chaque escadron n'a mis qu'une heure pour traverser la rivière, malgré la disposition défectueuse des berges, et il ne s'est produit aucun accident d'hommes ou de chevaux. Cet exercice a été accompli par les husards avec un entrain remarquable. Un repas froid a été servi aux hommes sur le terrain et les officiers ont déjeuné au bord du Loing.

(Revue de cavalerie.)

BIBLIOGRAPHIE

Guerre de 1870. — Paris. (Thiers, le plan Trochu et l'« Hay »), par Alfred DUQUET. Charpentier et Pasquelle, éditeurs.

La *Revue militaire suisse* a rendu compte, au fur et à mesure, de leur apparition, des volumes publiés par M. Alfred Duquet sur la guerre de 1870-71.

Un nouveau volume vient de paraître, qui traite du siège de Paris dans la période du 2 au 29 novembre 1870.

Nous avons dit, à propos du précédent volume (Paris, la Malmaison, le Bourget et le 31 octobre), le caractère particulier du travail entrepris par M. Duquet. S'appuyant sur les innombrables ouvrages publiés sur la guerre de 1870, mais dont beaucoup ne sont que des plaidoyers des principaux auteurs de ce grand drame et beaucoup des études techniques accessibles à un petit nombre de lecteurs, M. Duquet s'applique à écrire une histoire générale et absolument impartiale.

Plus il avance dans son œuvre, plus sa méthode s'accuse. Dans chaque période étudiée, il recherche et dégage les faits essentiels. Ainsi jalonnée par des repères autour desquels viennent se ramasser tous les faits accessoires, chacune des périodes est suivie facilement par le lecteur. Sur chacun de ces faits essentiels, M. Duquet institue une discussion minutieuse pour en déterminer les causes et fixer les responsabilités. Il s'efface alors pour laisser parler les témoins irrécusables et les spécialistes attirés (ingénieurs, tacticiens, stratèges) et s'il craint de n'avoir entraîné la

conviction dans l'esprit du lecteur, il multiplie, dans les copieuses notes placées au bas de chaque page, les témoignages les plus significatifs.

Au reste, la haute indépendance de jugement et le courageux franc-parler de l'auteur, sont bien caractérisés dans sa préface, où nous lisons, entre autres, les lignes ci-après :

... « J'ai hâte de répondre, par avance, à une question qui me sera certainement posée.

» Pourquoi, me dira-t-on, avoir tant parlé du socialisme à propos du siège de Paris ?

» C'est que le socialisme, c'est le siège de Paris. C'est lui qui a été le cauchemar de la Défense, qui a plané sur elle comme un oiseau de malheur, hypnotisant gouvernants et généraux dont il a paralysé les faibles moyens; c'est lui qui a été la suprême espérance des Prussiens, qui leur a donné le courage d'entreprendre et de continuer une aventure terrible dont il était plus difficile qu'on ne l'a cru, après coup, de prévoir l'événement; c'est le socialisme qui ferait tomber encore Paris, si la fatalité voulait que nos armées ne pussent contenir l'envahisseur, à la frontière, ou le poursuivre, en Allemagne: c'est lui, enfin, qui gangrène les plus belles armées et qui les prépare pour la fuite ou pour la boucherie.

» Nous nourrissons chez nous, dans nos villes, des hordes de barbares qui ont juré une haine implacable à la civilisation. Pas d'illusions ou de compromis possibles. « Etes-vous ou n'êtes-vous pas du parti des voleurs? » La question est ainsi réduite à sa plus simple expression. La politique, les opinions religieuses et autres n'ont rien à voir là-dedans. Plus de culte, plus de patrie, plus de forme de gouvernement, plus de lois, puisqu'on les peut changer chaque matin; plus de possession légale, plus de supériorité acquise par le travail et l'intelligence, plus de liens sociaux... un seul principe: « Prendre et détruire tout ce qu'on ne peut s'approprier. Ignorants et stupides, nous prétendons que tous soient comme nous. Brûlons bibliothèques et musées, archives, travaux accumulés par les générations précédentes¹. »

» Les socialistes de 1870, les incendiaires de 1871, étant aujourd'hui dans les conseils du Palais-Bourbon et de l'Hôtel-de-Ville, il me fallait bien, puisque l'histoire est une grande et tragique leçon de choses, montrer la cause des chutes du passé pour éviter celles de l'avenir.

» Tout cela ne veut pas dire qu'un grand nombre des millionnaires et des politiciens de gouvernement n'ont pas encouru de terribles responsabilités, en s'alliant avec la Haute-Banque, à laquelle ils ont livré la fortune de la moyenne, de la petite bourgeoisie et les économies des travailleurs.

¹ *Mémoire sur la défense de Paris*, septembre 1870-janvier 1871, par E. Violet-le-Duc, ex-lieutenant-colonel de la légion auxiliaire du génie; Paris, veuve A. Morel, 1871; pp. LII et LIII.

Mais le socialisme, tel que ses apôtres le prêchent aujourd'hui, bien loin d'améliorer la situation des sacrifiés, la rendra pire. Les ouvriers s'en apercevront trop tard.

» On voit que je ne flatte guère les maîtres du jour et que je révèle le fond de ma pensée avec une imprudente franchise.

» A ce propos, je vais m'expliquer, une bonne fois, sur une question dont sans cesse on me parle.

» A quoi songez-vous donc ? me dit-on. Vous ne faites pas un choix entre les partis. Dans vos premiers livres, vous attaquiez des bonapartistes, dans les derniers, vous vous en prenez à des républicains. Vous ne ménagez pas plus les socialistes que les opportunistes, les radicaux que les monarchistes. A ce jeu-là, personne ne vous soutiendra, ne vous poussera ; vous n'aurez ni votre part d'honneurs ni votre part d'argent ; vous n'arriverez jamais à rien.

» Je réponds :

» Je suis arrivé à dire la vérité. — Alfred Duquet. — Lisandré, le 29 juillet 1894. »

Oui, M. Duquet s'applique à dire la vérité, sans fard, sans faiblesse, sans réticences, et c'est là le grand mérite de ses écrits, mérite si rare de nos jours.

Les principaux faits étudiés dans ce nouveau volume sont : le projet d'armistice, l'état de Paris pendant le mois de novembre, le plan du général Trochu pour l'emploi des immenses forces rassemblées dans la capitale et enfin les préparatifs des batailles de la Marne.

Nous allons passer rapidement en revue, d'après M. Duquet, ces faits essentiels.

Projet d'armistice.

De son voyage circulaire à la recherche d'un appui dans les principales cours d'Europe, M. Thiers n'avait rapporté que des témoignages de pitié affectueuse. Personne n'osait ou ne voulait se mettre en travers des exigences de la Prusse. On s'était borné à lui conseiller d'aller chercher à Paris les pouvoirs nécessaires pour négocier un armistice pendant lequel la France serait appelée à nommer une assemblée nationale.

M. de Bismarck se prêta volontiers à des négociations qu'il se réservait de faire échouer au moment voulu. Elles lui procuraient le temps nécessaire, à l'armée du prince Frédéric-Charles, devenue libre par la capitulation de Metz, pour atteindre l'armée de la Loire, et empêcher celle-ci de s'avancer sur Paris. Le puissant chancelier savait d'ailleurs quel effet déprimant pouvait avoir sur la Défense l'espoir bientôt déçu d'une cessation des hostilités.

M. Duquet montre avec une impitoyable logique les effets à jamais regrettables des négociations de M. Thiers. Cet homme d'Etat, à qui man-

quait l'élévation d'âme propre à dominer une situation aussi terrible, n'ayant aucune confiance dans l'élan de la nation, pas plus que dans la valeur des troupes et des généraux improvisés, voulait la paix à tout prix. Jugeant la résistance insensée, il ne songeait qu'à panser le plus vite possible les plaies de la France. Aussi, dans cette petite maison, au bord de la Seine, où M. Thiers venait s'entendre avec les délégués du gouvernement, lorsque le général Ducrot disait : « Notre devoir est de résister tant que nous pourrons pour donner à la France la possibilité et les moyens de se lever. Si les ruines matérielles du pays en sont augmentées les ruines morales diminueront en proportion inverse. » — M. Thiers répliquait : « Général, vous parlez comme un soldat, c'est très bien ; mais vous ne parlez pas comme un homme politique. » — « Monsieur, répondit le général, je crois parler aussi comme un homme politique, parce qu'une grande nation comme la nôtre se relève toujours de ses ruines matérielles ; elle ne se relève jamais de ses ruines morales. Notre génération souffrira peut-être plus de cette ruine, mais nos enfants bénéficieront de l'honneur que nous avons sauvé. »

Et ici encore le général Ducrot parlait en découragé qui ne songe qu'à sauver l'honneur. Ce qu'il eût fallu opposer aux amolissants raisonnements de M. Thiers, c'est la belle parole de Scharnhorst, l'un des héros et fondateurs du fameux Tugendbund : « Un peuple n'est vaincu qu'au moment où il s'avoue vaincu. S'il sait surenchérir sur les sacrifices consentis par l'adversaire, il finira toujours par obtenir une paix honorable. »

Le mois de novembre.

« Le sombre et long mois de novembre, écrit M. Duquet, a une physiologie particulière dans le grand drame parisien. On y verra côte à côte la tristesse et la joie, l'abattement et l'espérance, de bonnes et de mauvaises mesures, mais, surtout, le laisser-aller, le désordre, le fatalisme du gouverneur et du gouvernement. Tout le monde commande, personne n'obéit ; tout le monde crie, personne n'agit ; le gouverneur redouble d'éloquence, les gens raisonnables sont écœurés, c'est l'anarchie. »

M. Duquet, ainsi qu'on l'a vu dans l'extrait ci-dessus de sa préface, s'est longuement étendu ici sur le socialisme et il a eu parfaitement raison « puisque l'histoire est une grande et tragique leçon de choses, de montrer la cause des chutes du passé pour éviter celles de l'avenir. »

Pour renforcer sa situation morale, le gouvernement de la Défense nationale crut nécessaire de faire plébisciter ses pouvoirs par la population parisienne. Le 3 novembre, il fit voter par oui et non sur la question suivante : « La population de Paris maintient-elle oui ou non les pouvoirs du gouvernement de la Défense nationale. » Le résultat du plébiscite fut 557 996 oui contre 62 638 non.

Le gouvernement aurait pu profiter de ce vote pour agir contre les fauteurs de désordre et en particulier contre les instigateurs de l'émeute du 31 octobre. Il ne l'osa pas, sans songer que « le moyen de rendre les conflits inévitables, un peu plus tôt un peu plus tard, est de paraître les redouter. » Mais comment aurait-il agi contre les fauteurs politiques, alors qu'il ne savait pas même maintenir la discipline dans les troupes. « Nous ne nous lasserons pas de le répéter, écrit M. Duquet, la garnison de Paris ignorait ce que c'est que la discipline. Si le général Trochu avait imité le général d'Aurelle de Paladines, s'il avait fait, *ab initio*, fusiller une dizaine de maraudeurs et de voleurs, l'armée de Paris eût été aussi disciplinée que l'armée de la Loire après les exécutions salutaires qui lui permirent de remporter la victoire de Coulmiers. »

M. Duquet examine ensuite la question des vivres. Il montre combien il eût été nécessaire de faire la réquisition des denrées et d'établir le rationnement dès le début du siège, au lieu d'attendre au 19 janvier. « Si le siège a duré, malgré les gouvernants, pendant près de cinq mois, cela est une preuve qu'il pouvait durer plus encore avec une organisation meilleure. »

Le plan du général Trochu.

M. Duquet discute en détail les conditions d'exécution du plan proposé par le général Ducrot et adopté par le général Trochu, d'une sortie vers la Basse-Seine par la presqu'île de Gennevilliers. Il montre l'inanité de ce plan qui aurait conduit l'armée de sortie à un nouveau Sedan.

D'ailleurs, doit-on donner le nom de plan à une idée vague et indéterminée ; « vouloir traverser les lignes ennemies pour aller se ravitailler en Normandie, n'est pas encore faire un plan de campagne, car à la guerre on ne vit pas d'aspirations, de désirs, de généralités. Il faut des dispositions précises, une étude approfondie des détails, une préparation minutieuse qui permette de faire face à tous les accidents, à toutes les éventualités. » Or une telle étude ne fut entreprise ni vers l'Ouest, ni vers l'Est, ni ailleurs. « L'absence d'un plan précis, ou tout au moins de la volonté formelle de l'exécuter a dû, on le comprend, jouer dans l'ordre militaire le même rôle que l'absence d'un programme gouvernemental a joué dans l'ordre politique ; elle a causé en grande partie ces hésitations cette mollesse étrange qui ont donné à la Défense un aspect si particulier.

» On se demandait tous les jours ce qu'on serait le lendemain, on tentait de petits combats et de grandes batailles, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans qu'il soit possible de découvrir les raisons qui ont déterminé le choix du terrain de la lutte, de son jour, sans qu'on puisse s'expliquer, leur but. »

Quoi qu'il en soit, le 6 novembre, les forces militaires de la capitale furent réparties en trois armées :

La première, composé de 266 bataillons de la garde nationale sédentaire, sous les ordres du général Clément Thomas (général politique qui, dans l'armée régulière, n'avait pas été au-delà du grade de sous-officier de cavalerie).

La seconde armée, sous les ordres du général Ducrot. — Cette armée composée des meilleurs éléments.

La troisième armée, commandée par le général Vinoy.

Projet de sortie par Villiers-sur-Marne.

On en était là quand, le 13 novembre, arriva la nouvelle de la victoire de Coulmiers et le 18 une dépêche de Gambetta demandant que Paris tentât quelque action pour retenir les Allemands et faciliter la marche en avant de l'armée de la Loire.

Le général Trochu a prétendu que Gambetta avait insisté pour que la sortie fût faite vers le Sud et que le changement de plan qui en résulta fut la cause des plus grands malheurs. M. Duquet établit que ce fut de son plein gré que le gouverneur renonça à la sortie vers la Basse-Seine et adopta un nouveau plan de sortie vers l'Est, par Villiers-sur-Marne, pour se rabattre ensuite au Sud, à la rencontre de l'armée de la Loire.

La dernière partie du livre de M. Duquet est consacrée à l'examen des préparatifs de cette sortie vers la Marne.

Là encore se trouve une discussion des plus intéressantes. On sait que le passage de la Marne fut retardé d'un jour par suite, a-t-on dit, d'une crue subite de la Marne qui empêcha l'établissement des ponts en temps voulu. Ce retard permit aux Allemands de concentrer leurs forces pour la bataille et eut pour celle-ci une influence des plus funestes. M. Duquet établit par des preuves irrécusables que le retard est imputable non pas à une crue de la Marne, mais à la négligence des ingénieurs chargés de construire les ponts.

Il est de la plus haute importance pour l'avenir d'un pays que les responsabilités soient bien établies, de façon qu'à défaut d'autres punitions les noms de ceux qui, par leur négligence, leur incapacité, ont causé des désastres, soient assurés d'être livrés un jour à la vindicte publique.

Le livre se termine sur l'occupation du plateau d'Avron et sur l'inutile combat de l'Hay, il nous conduit ainsi jusqu'aux batailles de la Marne, qui forment le point culminant du siège de Paris et feront l'objet d'un prochain volume.

Tel est le nouveau livre de M. Duquet, qui est, comme les précédents, une mine des plus riches en réflexions et en enseignements. C.